

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 82 (1953)

Heft: 3

Artikel: Le Père Girard et l'éducation par la langue maternelle

Autor: Overney, Auguste

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Père Girard et l'éducation par la langue maternelle ¹

par AUGUSTE OVERNEY

A suivre le Père Girard qui dirige ses écoles, élabore au jour le jour, une vie durant, sa clairvoyante œuvre pédagogique — éducative —, je songe à Saint-Exupéry. « Je suis celui qui bâtit l'urne autour du parfum pour qu'il demeure... » « Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme. »

Le parfum ? C'est toute notre civilisation chrétienne, notre richesse religieuse, nos mœurs simples, notre vie laborieuse, notre fidélité au pays et à Dieu. Le parfum ? C'est l'enfant qui sera, demain, un homme. L'urne à bâtir ? C'est l'école qui doit garder et épanouir ces trésors, développer les talents, apporter son modeste bagage de connaissances — la science — mais surtout grandir l'homme, le former dans sa volonté et son cœur, lui donner le sens du devoir, de la droiture, du travail. Faire d'un petit d'homme un être de fidélité et de vertu, un être à l'image de Dieu, conscient de ses responsabilités à l'égard de la société et du pays, à l'égard de sa famille et de soi-même. Un petit d'homme, riche dans son cœur, serviteur du bien et de la vérité. Non pas un pseudo-savant, un bavard, un semeur de vent, mais un homme réfléchi, maître de sa pensée et de ses jeux. C'est pourquoi l'école ne sera pas une encyclopédie, un royaume à abstractions, mais un empire où tout est fervent, vivant ; l'école sera éducatrice avant tout. Elle formera l'intelligence et le cœur, elle habituera l'enfant à ne point répéter des mots et des règles comme un perroquet, mais à chercher le sens derrière les mots, la pensée par delà les phrases, les mouvements de l'intelligence sous le mécanisme des règles. Elle ne sera pas le temple de la mémoire, du mot à mot ; car les jeunes têtes ne sont pas « des vases où l'on peut mettre tout ce que l'on veut, et que l'on renverse ensuite pour trouver ce qu'on y a jeté ». Elle sera le haut lieu où l'on développe les facultés et le cœur ; l'enfant répétera non ce que sa mémoire aura « appris » mais ce que son intelligence aura « compris ». Compris, c'est-à-dire fait sien ; et ce sera pour la vie. Tandis que les mots s'évaporent et l'enfant reste pauvre.

Telles sont, dans les grandes lignes, les pensées qui animent le Père Girard. Tel est l'idéal qu'il se propose, qu'il veut réaliser, qui commandera l'organisation de « ses » écoles si différentes de celles du temps où « la mémoire et l'ennui » régnaient en maîtres. Comment s'y prit le Cordelier pour « bâtir l'urne autour du parfum afin qu'il demeure » ?

* * *

Et d'abord il écouta son cœur. Son cœur lui montrait cette multitude de « petits enfants » que l'école ennuyait et formait mal. Que de niaiseries inutiles on leur vidait dans le crâne cependant que leurs facultés, leur intelligence, leur sensibilité ne se développaient pas, que l'« homme de demain » dans sa dignité et ses responsabilités d'homme n'était point formé. Des maladroits les rendaient malheureux dans cette école qui n'était point le lieu de la lumière où soufflerait la vie. L'école les enveloppait de misère et leurs sourires s'éteignaient. Que faire

¹ Ce texte a été écrit à l'intention de la « Schweizerschule » à l'occasion des fêtes qui marquèrent le centenaire du P. Girard. Nous sommes heureux d'en donner le texte original aux lecteurs du *Bulletin*.

pour eux, les braves gosses, qui changerait cela ? Alors le cœur de Girard lui montra sa mère qu'il aimait bien, conduisit le pédagogue vers sa mère. « Regarde-la et fais comme elle. » Elle est gaie, elle sourit, elle parle, elle bavarde. Elle montre les choses puis elle répète les noms des choses. Elle conte des histoires simples et émouvantes qui allument les yeux des gosses, leur épanouissent le cœur, leur apprennent peu à peu les idées qui commandent la vie, les sentiments qui ennoblissent l'homme. Voilà l'école idéale. Au diable les règles stériles, les diversités des voyelles et la sottise des pédants qui tournent le dos à la vie au nom des voyelles longues et brèves et de la qualité des sons ! Ta pédagogie scolaire doit être la pédagogie de ta mère. Très bien ; mais comment faire, se demandait le Cordelier, pour que la mère entre à l'école ?

Alors il suivit son intelligence, car il était remarquablement intelligent, philosophe et psychologue, cultivé. Et, quoiqu'on ait prétendu le contraire, souple dans les démarches de son esprit s'il avait la nuque raide quand il s'agissait de défendre ses acquisitions, ses conquêtes, son trésor de labeur et de peine. Son intelligence secourut son cœur, l'esprit de géométrie aida l'esprit de finesse, la raison ordonna l'intuition. Cela se fit à propos de Pestalozzi à Yverdon. Girard eut à le juger. Pestalozzi, qui désirait lui aussi former l'homme et le cœur, avait eu l'idée de « centrer » tout l'enseignement sur une branche : les mathématiques. Intéressant, dit Girard. Mais aussitôt : insuffisant, impossible. Prouver, démontrer, calculer, fixer des rapports, c'est un jeu savant où d'aucuns deviennent habiles. Mais tout ne se prouve pas, ne se « démonte » pas comme une carcasse de ressorts ; il est des vérités qu'il faut accepter et non démontrer. Et le cœur ? La valeur des angles vaut la qualité des voyelles dans l'épanouissement d'une sensibilité. C'est-à-dire rien du tout. On ne forme pas un homme complet avec des règles de trois, fussent-elles inverses, c'est-à-dire à marche arrière. Non, dit Girard, non, cela ne se peut. Pestalozzi est un homme de cœur, mais son arithmétique ne me dit rien qui vaille ; il ne faut pas . . . Avez-vous vu un verre qui tombe et se casse ? Il y avait un verre, il n'y a plus que des morceaux qui brillent. Le verre de Pestalozzi était en éclats. Mais l'un d'eux étincelait. Cela se peut très bien, murmurait le Cordelier, souriant comme un soleil de printemps . . . Le sourire de sa mère . . . Il faut faire comme elle . . . et Pestalozzi. Il faut centrer tout l'enseignement du petit d'homme, comme Pestalozzi ; mais sur la langue maternelle, comme ma mère. Car la langue maternelle est le don de Dieu à l'enfant qui la parle. Elle contient tout : les mots qui sont les signes des objets que l'enfant connaît, le jeu des phrases et des propositions qui disent les mouvements de l'esprit, les jugements ; elle apporte les idées qui viennent de l'homme et vont à l'homme, elle exprime les temps et les attitudes de la pensée par la conjugaison et les modes ; elle dit la parole de Dieu, le catéchisme et la Bible ; elle donne les récits qui épanouiront les cœurs, formeront les volontés, assoupliront les intelligences. Elle enseigne et délasse, elle est de l'homme et pour l'homme, elle est la vie qui entre à l'école. Voilà ce qu'il faut faire. Et il le fit. C'est ainsi que le bon, le courageux, l'intelligent Cordelier bouta les cuistres hors de l'école où il fit entrer, royalement, sa mère.

* * *

Centrer l'enseignement sur la langue maternelle, cela signifie qu'il faut enseigner autrement qu'on ne le fait la langue que parlent les enfants. Aucune des grammaires en usage n'est utilisable ; elles tournent toutes le dos à la vie. Qu'à

cela ne tienne. Il n'y a rien ? Il créera tout. Sa vie y passa. Il composa les livres, il organisa une nouvelle méthodologie, il réfléchit, il veilla, il corrigea. Et ce fut la *Grammaire des campagnes*, le point de départ. Puis il fallait former les maîtres, leur faire comprendre la méthode, l'esprit de cette méthode. Ce fut *L'Enseignement régulier de la langue maternelle*, une théorie. Il fallait enfin couronner l'œuvre, développer les élèves avancés, dépasser l'école primaire, monter de quelques degrés, réaliser une formation complète de l'homme, être raisonnable, chrétien, citoyen, père de famille. Ce fut le monumental *Cours éducatif de langue maternelle*.

Une vie d'efforts et d'amour.

* * *

Girard commence par ce qu'il appelle *Grammaire des campagnes*, « calculée sur les besoins particuliers de la jeunesse villageoise ». Car il a « une profonde pitié pour cette masse qui, au fond, constitue partout le genre humain, et que les savants négligent partout ». Il se met près d'elle, à sa place. Mais il ne s'agit pas d'enseigner simplement quelques règles de grammaire. Il ne s'agit surtout pas de cela. Il faut amener l'enfant à mieux connaître sa langue afin qu'il sache mieux s'exprimer, traduire ses pensées, formuler ses jugements ; qu'il mette de l'ordre dans ses idées, de la clarté dans son esprit. Davantage. Il faut, par les textes qu'on lui propose, que l'enfant apprenne ses devoirs, fasse son éducation, forme sa conscience. Ainsi l'enseignement de la langue maternelle sera « au service de l'éducation de l'esprit et du cœur, pour continuer, étendre et perfectionner l'enseignement de la mère de famille ». C'est pourquoi, dès les débuts, un exercice moral se fond avec les leçons de langue et cet exercice prendra un développement toujours plus grand. Ce sera vraiment une grammaire éducative. Nous sommes évidemment très loin des grammaires alors en usage dans les classes. Et l'on mesurera mieux la hardiesse du novateur Girard si l'on songe un instant aux manuels qu'il avait sous les yeux. C'était l'époque de la « tyrannie grammaticale » de Noël et Chapsal, de la grammaire normative de Girault-Duvivier. On empoisonnait l'esprit de l'enfant par des abstractions inutiles, des considérations plus ou moins savantes sur les sons, les lettres, des remarques de détail absolument inutiles ; on faisait de la grammaire pour elle-même et non par les textes et pour la langue. Au nom de la simplicité — car on ne doutait de rien —, on enseignait au pauvre gosse débutant à distinguer les sifflantes, les chuintantes, les voyelles longues et brèves, les diphtongues. Les exemples étaient d'une désespérante banalité, hors de la vie de l'enfant, ou farouchement abstraits. La stupidité des questionnaires rejoignait cette misère. « Qu'est-ce qu'une syllabe parlée ? — Quelle est la valeur de l'y grec ? » Et beaucoup d'exercices où ne se trouvait pas l'ombre d'une phrase humaine — aucun sentiment exprimé, aucune idée — avaient la psychologie d'un tremblement de terre. Ils plaçaient sous les yeux de l'enfant des alinéas entiers d'accords faux, d'erreurs orthographiques ou phonétiques, qu'on lui demandait de corriger. « Je ne perdrai point le temps que tu perdras. — Je jouez aux lotos. — Il courat seul » (*sic*). A cela, Girard oppose « sa » grammaire où vraiment « les pierres sont des pierres, puis assemblées des colonnes, puis une fois assemblées les colonnes, des cathédrales. » (Saint-Exupéry, Citadelle 351).

Quelles furent sur le plan strictement grammatical les innovations du Père Girard ? Eut-il raison ? Fut-il trop osé ? Non. Et les maîtres de la linguistique, au XX^e siècle, lui donneront raison. Les grammaires scolaires « doivent subir

une refonte complète ». Il faut partir de la langue parlée, des textes et non pas des notions abstraites et théoriques concernant le mécanisme de la parole. Ce qu'il appelle « une grammaire d'idées ». Il faut que d'abord la leçon soit orale. Elle seule permet à l'enfant de saisir le jeu des rapports, le problème de pensée posé par un accord ; elle seule permet d'utiliser les formes phonétiques que l'enfant connaît déjà par son oreille car il parle sa langue. L'exercice écrit ne vient qu'ensuite et demeure alors un jeu de l'intelligence et non simplement de la mémoire qui applique une règle et l'oubliera demain. Il faut veiller au vocabulaire — si pauvre, si loin de l'enfance dans les manuels en usage —, et que la grammaire doit développer en demeurant dans le milieu de l'enfant, dans sa vie, dans ses travaux et ses jeux. Il faut insister sur les propositions et les phrases, en montrer les articulations, les développements, car on s'exprime — l'enfant également — par phrases et non par mots isolés bloqués dans une règle. Donc il faut de toute nécessité insister sur la conjugaison. Elle se fera par propositions et par phrases exprimant des « pensées intéressantes », des réalités touchant à la vie de l'enfant. Elle ne sera pas un alignement schématique et mécanique des différentes formes d'un verbe isolé. Cela donnera l'habitude de la correspondance des temps que les règles indiquent mais ne confèrent point. Cela conduira l'enfant, le plus naturellement du monde, à dire et écrire des phrases suivies, aussi simples que l'on voudra mais qui sont déjà de l'ordre dans les idées, de la réflexion, c'est-à-dire de la « composition ». Cela le conduira « à suivre avec intelligence un discours ou une lecture ».

Toutes ces idées sont bien nouvelles. Mais l'intelligente hardiesse du « révolutionnaire » va le pousser plus loin, vers de plus fondamentales transformations, de plus fécondes innovations.

Les pédagogues demandent — et ils ont raison — qu'on parte du connu pour atteindre le nouveau. Or en grammaire, ils commencent par ignorer la langue de l'enfant. Car ce gosse de sept ans n'est pas muet ; il y a six ans qu'il se bat avec la langue maternelle quand il aborde la grammaire. Que fait-on de cette richesse ? On lui demande de classer des sons, de rompre « du » en « de le », de dire « nous jouâmes » au lieu de « nous avons joué près du jardin ». Le gosse n'y comprend rien. Le Père Girard pas davantage. Le connu ? C'est la langue parlée. Il faut partir de là, de toutes les formes que l'enfant emploie journellement, qu'il connaît, les ayant dans son oreille, qui sont ses amies avec lesquelles il n'a pas de surprise. *La langue parlée ?* Au temps de Girard, c'était le patois. Il partit donc du patois. A la grande joie des gosses qui n'eurent plus des « diphtongues » à expliquer mais « i parlo ora » à traduire en français. A la grande joie des enfants qui trouvent leur langue familière, souriante, au seuil de la grammaire. C'est-à-dire que, d'emblée, ils rencontreront le verbe et non « les parties du discours » et des définitions. Ce fut la seconde et merveilleuse innovation du Père Girard. Il centre sur le verbe, âme vivante de la proposition, le développement de sa grammaire. S'appuyer sur le verbe et la conjugaison, c'est introduire la vie, le mouvement, dans le jeu grammatical ; c'est demander un sujet agissant, c'est amener aussitôt le complément ; c'est ordonner la proposition. C'est habituer l'enfant à exprimer une idée, un fait, à établir un rapport. Girard fut si heureux de son initiative qu'il en abusa. Il multiplia à l'infini ses exercices de conjugaison. Mais pour des raisons d'éducation et non de langage. La conjugaison lui permettait de répéter six fois par temps la pensée qu'il voulait « graver dans les jeunes cerveaux ». Cela est un peu naïf ; l'enfant ne sera point

meilleur chrétien ni plus honnête parce qu'il aura passé à toutes les personnes « j'aime Dieu » ou « je ne vole pas de pommes ». Il n'y a pas lieu d'insister, lui-même ayant reconnu que « toutes les pensées qu'exige l'éducation sentimentale, morale et religieuse, ne peuvent se conjuguer ». Grammaire systématiquement moralisante ? Non. Mais grammaire vivante, oui.

Par le jeu des verbes et de la proposition, elle l'est. Car toujours Girard exige que la langue parlée de l'enfant soit le souci du maître. C'est pourquoi il choisit, au départ, « les trois temps que tout le monde connaît : le présent, le passé, le futur » ; il ne se perd pas dans des classifications théoriques : verbes pronominaux, réfléchis, réciproques, transitifs, intransitifs, qui chargent la mémoire sans développer l'intelligence. Il emploie les verbes, il ne les classe pas ; il groupe autour d'eux, peu à peu, les éléments de la proposition puis des propositions, puis arrive à une phrase complexe, au jeu des phrases. Donc au jeu des idées, à leur articulation. C'est déjà une véritable syntaxe avec ses subjonctifs et ses conditionnels, avec des propositions relatives, finales, concessives, comparatives qu'il s'agit toujours d'expliquer d'après le sens, de comprendre, de transformer. On s'est étonné que Girard ait ainsi multiplié les différentes propositions, on a trouvé qu'il se perdait, qu'il oubliait son but : peu de règles, peu de définitions. C'est qu'on n'a pas compris *l'esprit* de sa méthode ; on reste formaliste en le jugeant. Girard fait ces exercices *oralement*, chaque cas est un jugement, une discussion ; c'est l'esprit qui travaille, sur une langue vivante, des cas concrets. Toute cette gymnastique orale est activité de l'esprit, ces problèmes sont des problèmes de pensée. Il ne s'agit pas de règles et de définitions à enseigner. On pense à cela, de nos jours encore, lorsqu'on dit grammaire ; nos petites grammaires scolaires sont des grammaires normatives ; on a perdu beaucoup trop l'esprit de Girard. On est revenu à ce qu'il n'aimait pas : définir, donner des règles, expliquer la règle, enseigner la règle. Girard enseigne des cas de langage, des faits de langue et d'expression. Et il y aura peu de règles. On s'indigne devant son affirmation que l'accord du participe est en général objet de peu d'importance dans les écoles du peuple. C'est « un luxe grammatical ». Il a raison selon sa conception de la langue et de la formation par la langue. Le grand linguiste Brunot affirme le même dédain pour cette règle absurde. C'est que pour lui, comme pour Girard, il y a autre chose dans la langue que cet athlétisme grammatical. Il y a la langue elle-même. Ramuz eût approuvé le Cordelier, et – son élève – n'eût point écrit certains passages désenchantés de *Paris, notes d'un Vaudois* : « ... Souvenez-vous combien nous avons été accablés à l'école sous toute espèce de recommandations et de menaces : on nous a appris le français comme s'il s'agissait d'une langue étrangère... Ces règles nous faisaient peur, à nous autres écoliers, et on sait que la peur paralyse... »

Telles sont, en grammaire, les géniales intuitions et réalisations de ce pédagogue-né. Car Girard est pédagogue comme Mozart est musicien ou Lamartine, poète. Il eut une maladresse : faire de la grammaire avec tous les textes. Or il y a des textes si lourds d'idées nobles, si riches d'enseignement moral, si chargés de poésie, qu'il ne faut pas les entraîner dans un sillage grammatical. Ils doivent flotter, seuls et nus, libres et rayonnants, au-dessus des eaux, comme une voile amirale en haute mer, étinceler comme une étoile dans le ciel des cœurs et des intelligences. Les textes de Girard étaient si nombreux qu'il fallait choisir, laisser la grammaire avec Cendrillon quand il abordait les plus émouvants, les plus éducatifs. Et ils sont nombreux aussi.

Cérémonies de la Vigile pascale

POUR LES CHANTRES

Office et cérémonies de la VIGILE PASCALE
chant grégorien avec traduction des textes, Fr. 1.—

LIBRAIRIES ST-PAUL • FRIBOURG

ÉTUDES PÉDAGOGIQUES 1953

Un volume de 144 pages, 15 × 22,5, broché. Fr. 6.50

Le 43^e volume de l'Annuaire de l'Instruction publique en Suisse traite d'abord, comme de coutume, de divers problèmes d'éducation. Les deux premières études, signées l'une par M. Meylan, l'autre par M. Dayer, tendent à montrer que l'école doit, plus que jamais, s'orienter vers la formation du caractère et le développement spirituel et moral. Le délicat problème de l'éducation sexuelle et des devoirs qu'il impose à l'instituteur est abordé par M. Gribling. Puis M. Moine évoque quelques drames d'adolescents et signale les progrès accomplis dans la rééducation des mineurs. Suivent des articles de M. Chessex sur l'éducation des adultes, de M. Panchaud sur l'enseignement de l'histoire, de M. Dottrens sur celui de l'orthographe, et de M. Delor sur l'éducation musicale.

Les autres parties sont réservées à la Conférence romande des chefs de Départements de l'Instruction publique, qui eut lieu le 26 mai 1952 à Bellinzzone, aux chroniques scolaires et à l'analyse d'une douzaine d'ouvrages de pédagogie et de psychologie.

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE - ZURICH

Casquettes d'Etudiants, Sautoirs

par la fabrique de Casquettes **S. A. KRESSCO**, Berne, 103, Montbijoustraße

Nos Représentants à Fribourg :

Comte Chs., Chemiserie, 46, r. de Lausanne — J. Felder, Chap., 20, r. de Lausanne.
Sausser-Reichlen, Chap., 21, r. de Romont. — R. Zellweger, Chap., 24, r. de Lausanne.

Maisons recommandées

GUTMANN & ROSCHY

Travaux de reliure
Encadrements

Travail prompt et soigné

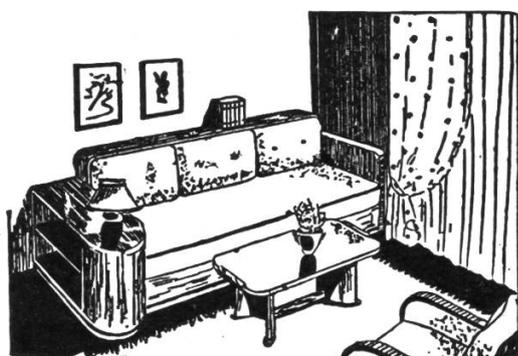
FRIBOURG

Tél. 2 15 36 — Place de la Gare 44

Favorisez votre ancien
collègue de vos achats
en radio et réparations



Grand'Places 22



Fabrique de meubles

G. Bise

FRIBOURG

Grand'Rue & Pont de Zähringen

LA CLINIQUE DE VÊTEMENTS

vous assure un

**nettoyage à sec
parfait**

faites un essai

à la Rue de Romont 14

Fribourg

QUI DIT **TUCH A.G.**

dit bien habillé, bon et pas cher

Adressez-vous à

G. Chevrolet, Vêtements

Confection soignée pour
hommes et jeunes gens

14, Rue de Romont

FRIBOURG

En vous servant chez nous, vous
trouverez

**le choix
la qualité**

et un personnel expérimenté

CHAUSSURES

Kurth

Rue de Lausanne 51
Rue de Lausanne 14
Fribourg, tél. 2 38 26



Maisons recommandées



AUX ARCADES

bien achalandé
vend bon
marché

FRIBOURG



MORAT

La réclame est un art dont
l'effet répété conduira votre
affaire à la prospérité.

TOUJOURS BIEN SERVI ET CONTENT



Rue des Bouchers 109

Tél. 2 10 32



Articles de ménage — Outillage

La plus ancienne maison de la place

Bregger, Zwimpfer & Cie

Place du Tilleul

Fribourg

Tél. 2 30 22

Café Romand

RUE DE ROMONT, FRIBOURG

Vins de 1^{er} choix

Fondue renommée

Rendez-vous des instituteurs

M^{me} Vve Eggertswyler-Gremaud



Tirage 11 avril

FĀTIMĀ

MERVEILLE DU XX^E SIECLE

d'après les témoins et les documents

par le chanoine C. Barthas

Nouvelle édition — 250^e mille

Ce livre magistral contient l'exposé le plus complet à ce jour de l'ensemble du « Mystère » de Fatima, depuis l'origine jusqu'à ses développements les plus récents. Histoire merveilleuse que tout le monde doit connaître. Etudes particulièrement remarquables sur le « secret » de Fatima.

Un volume de 360 pages de texte
et 16 pages d'illustrations photo-
graphiques (une carte) **Fr. 8.65**



Ouvrages du même auteur :

- Le mystère de Fatima.** Vue d'ensemble **Fr. 1.30**
Le Message de Fatima et la paix entre les nations » **1.30**
Les Colombes de Notre-Dame de Fatima.
Une page de légende dorée vécue au XX^e siècle. » **0.60**
Jacinthe, fleur du Portugal (cartonné). » **4.—**

Film fixe : Fatima, merveille inouïe

3 films de 50 vues, d'après les documents authentiques de M. le Chanoine Barthas. Dessins inédits de F. Devaluez. Photos.

Les 3 films et commentaire » **12.35**



*En vente aux Librairies St-Paul, Fribourg
et dans toutes les librairies catholiques*

Je ne dirai rien de *L'Enseignement régulier de la langue maternelle dans les écoles et les familles*. Le Père Girard y expose ses idées, sa théorie quant à l'enseignement de la langue maternelle expression de la pensée, moyen de cultiver l'esprit et le cœur. On y voit que, pour lui, la langue centre de l'enseignement, construit un palais « où tous les pas ont un sens ». On y retrouve sa grande idée née de son cœur : ne pas séparer l'école et la famille, la mère étant la première institutrice de l'enfant. L'école doit prolonger l'action de la mère, la compléter, instruire et former l'homme. C'est pourquoi, dans le *Cours éducatif* qui suivra. « le grammairien, le logicien, l'éducateur et le littérateur » se donnent la main. Car « l'homme agit comme il aime, et il aime comme il pense ». Cela suppose une formation complète de l'homme. Cette formation, c'est le *Cours éducatif de langue maternelle à l'usage des écoles et des familles* qui la donnera.

Cours éducatif, mais cours de langue ; à l'usage de l'école, mais la famille s'en servira qui prolonge l'action de l'école. Il est destiné aux écoles primaires supérieures, moyennes, secondaires, aux élèves choisis qui ont les moyens de poursuivre plus longuement leurs classes. Ceci explique son développement, son abondance, sa variété, la richesse de ses textes et les difficultés plus grandes. Girard y mit son cœur, y consacra sa vie. Sa méthode, les principes qui l'inspirent, sont les mêmes qui ordonnent la Grammaire des campagnes. Je n'insisterai pas ; aussi bien, il faudrait plus d'un article pour étudier ce monumental travail. Girard appuie sur la nécessité de l'exercice oral : « la multitude des exemples répétés et analysés est le meilleur code de la langue, puisqu'il fait passer dans une pratique raisonnée les règles que, dans une autre méthode, il aurait sèchement à prescrire ». Mais les pédagogues, ses amis, avaient quelque peine à saisir cette méthode nouvelle, ils se souvenaient des anciennes grammaires, ils demandaient des règles. « La mémoire n'a rien à prendre ici, tout est pour la pensée et les inspirations du cœur que le maître excite, encourage, aide et complète d'un bout à l'autre. Le mécanisme ici serait la mort » répond Girard. Et encore : « C'est l'intelligence qui est l'âme de ces exercices. La mémoire n'est qu'en seconde ligne, et c'est d'abord la mémoire des choses, puis seulement celle des mots ; comme cela doit être, quand on a des êtres raisonnables à instruire, et non pas des oiseaux à dresser pour une vaine démonstration. »

Son Cours développera simultanément la syntaxe, la conjugaison, le vocabulaire et — dans la dernière partie — l'invention, que nous appelons rédaction. La syntaxe d'abord, qui constitue la base. Il s'y étend, la base n'étant jamais assez solide et large. Il faut que l'enfant comprenne « le sens de ces combinaisons progressives », et c'est « toujours de vive voix » qu'on analysera les articulations de la phrase traduisant les démarches d'une pensée. Puis la conjugaison, selon l'esprit de la Grammaire des campagnes et dans le même esprit encore le vocabulaire qui enrichit, rencontre les homonymes, les composés, les dérivés, les contraires, les synonymes. En dernier lieu, l'invention, c'est-à-dire la rédaction. Car il faut connaître l'instrument, la langue, avant de l'employer ; il faut amasser des idées avant d'en exprimer, il faut être capable d'observation avant de traduire ce qu'on croit voir. « Ils auront maintenant acquis les idées qui leur sont nécessaires pour composer, et leur intelligence sera assez développée pour faire un choix convenable parmi les souvenirs que la mémoire leur fournira. Anticiper sur ce moment, c'est les condamner à la stérilité et au dégoût. » C'est alors aussi que Girard demande la lecture personnelle, contrôlée, dirigée. L'enfant aimera lire, sachant comment on doit lire, et complétera par ses lectures les mille et une

découvertes qui l'ont enchanté dans le Cours. Il aura le désir d'en savoir davantage. « Faire don de la culture », c'est faire don de la soif (Citadelle 450). Et voilà pour la langue. Mais l'éducation ? Car il s'agit d'un cours éducatif. Elle se trouve dans les milliers d'exemples choisis, dans l'immense trésor des textes que le Père Girard a accumulés et qui formeraient, à eux seuls, deux ou trois *Livres de lectures*. Et qu'on devrait bien sortir de l'oubli et de l'ombre des musées. Girard les a groupés en centres d'intérêt : l'homme — la famille — la patrie — la société — le genre humain — la nature et ses merveilles — le Créateur et le Maître de l'univers — la vie de l'homme au delà du tombeau — le Sauveur des hommes — la morale de l'enfance. Ces textes sont répartis à travers tout le Cours, et ainsi, peu à peu, c'est toute une philosophie, une morale, une religion, une sociologie, une science de la nature, que le Cordelier apporte à ses élèves. Un humanisme. Il enracine l'homme dans ce qui dépasse l'homme : de la famille où il naît, par la société où il doit vivre, Girard le conduit à Dieu.

« Prends-moi ce sauvage, disait mon père. Tu peux lui augmenter son vocabulaire et il se changera en intarissable bavard. Tu peux lui emplir le cerveau de la totalité de tes connaissances, et ce bavard se fera clinquant et prétentieux. Et tu ne pourras plus l'arrêter. Et il s'enivrera de verbiages creux. Et toi, aveugle, tu te diras : comment se peut-il faire que ma culture loin de l'élever ait abâtardi ce sauvage et en ait tiré non le sage que j'en espérais, mais un détritius dont je n'ai que faire. Combien maintenant je reconnais qu'il était grand et noble et pur dans l'ignorance !

« Car il n'était qu'un cadeau à lui faire, et que de plus en plus tu oublies et négliges. Et c'était l'usage d'un style. Car au lieu de jouer avec les objets de ses connaissances comme avec des ballons de couleur, de s'amuser du son qu'ils rendent, et de s'enivrer de sa jonglerie, le voilà tout à coup qui, usant peut-être de moins d'objets, va s'orienter vers ces démarches de l'esprit qui sont ascensions de l'homme. Et voici qu'il te deviendra réservé et silencieux comme l'enfant qui ayant de toi reçu un jouet en a d'abord tiré du bruit. Mais voici que tu lui enseignes qu'il en peut tirer des assemblages. Tu le vois alors se faire pensif et se taire. S'enfermer dans son coin de chambre, plisser le front et commencer de naître à l'état d'homme.

« Enseigne donc d'abord à ta brute la grammaire et l'usage des verbes. Et des compléments. Apprends-lui à agir avant de lui confier sur quoi agir. Et ceux-là qui font trop de bruit, remuent, comme tu dis, trop d'idées, et te fatiguent, tu les observeras qui découvriront le silence.

Lequel est seul signe de la qualité » (Saint-Exupéry, Citadelle 351).

N'est-ce point ce que fit Girard habituant l'élève à réfléchir, à écouter ses voix intérieures et à entendre, par delà le silence, la présence de Dieu ? Saint Thomas n'y trouvait guère à reprendre. Mais le cléricisme, oui. Et le Père Girard s'en alla des bords de la « verte Sarine » aux rives de la Reuss bleue.

Son esprit demeura. Il inspire largement notre enseignement primaire dans son œuvre éducative si, en grammaire, nous nous sommes quelque peu éloignés de lui et rapprochés des « grammaires scolaires », normatives, amoureuses de règles, de définitions trop abstraites pour l'enfant, de classements arbitraires ou purement formalistes, oubliant que la langue de l'enfant est une langue parlée, vivante. L'une d'elles, et des plus estimées, commence par les diphtongues, parle du futur après le passé simple que l'enfant n'emploie jamais, insiste aussitôt sur le subjonctif imparfait que le gamin ignore, attend l'année suivante, fin de la

II^e partie du cours moyen, pour présenter le verbe pronominal que l'enfant utilise avant son entrée à l'école. Peut-on méconnaître ainsi la vie d'une langue, le connu ? Non que les grammairiens doivent suivre toutes les réactions des linguistes contre les grammaires scolaires, dont un des plus tristes exemples est la grammaire de l'Académie ; mais les grammaires scolaires — leurs auteurs — devraient s'inquiéter davantage de la langue et moins des subtiles distinctions qui troublent les esprits au lieu de former des intelligences, s'inquiéter de la vie de la langue et ne pas persister à donner la même importance à tous les temps de la conjugaison, à toutes les règles et toujours sous une forme mécanique n'intéressant que la mémoire. Plus. Ne plus fabriquer à tout prix des règles dont beaucoup sont fausses et inexactes les définitions. Avoir de la méthode et non des nomenclatures, un esprit et non de la mémoire seulement, se fonder sur l'usage, sur le sens, sur le texte, et non sur des définitions cataloguées une fois pour toutes.

Où est le Père Girard, en tout ceci ? Il est là et de la manière la plus vivante ; il est aux côtés des maîtres de la linguistique d'aujourd'hui qui ont réagi contre ces abus. Sur le plan scolaire et grammatical, parmi toutes les réformes qu'ils proposent et les réactions qu'ils demandent, l'on rencontre *toutes les innovations du Père Girard*. Je n'entrerai pas dans les détails, mais les chemins nouveaux qu'ils désirent qu'on ouvre sont ceux que suivit hier notre intelligent et perspicace pédagogue. Il est aux côtés de Brunot lorsque ce maître de Sorbonne donne un cours de méthodologie grammaticale aux instituteurs de Paris en 1908-1909. (Cf. *L'Enseignement de la langue française ; ce qu'il devrait être dans l'enseignement primaire*. Paris 1909.) Là encore lorsque Brunot et Bony préparent les trois volumes formant la *Méthode de langue française*, Paris 1908. C'est encore le Père Girard et ses innovations, ses hardiesses si vous voulez, que l'on rencontre dans les cinq conférences du linguiste éminent que fut Charles Bally : *La Crise du français, notre langue maternelle à l'école* (Delachaux-Niestlé, Neuchâtel 1930). Disons que Brunot, Bally, spécialistes de la langue, confirment de leur autorité indiscutée les vues et la pratique du Père Girard. Et voici Albert Secheyne qui cherche une méthode propre à la syntaxe et convenant à la fois à l'enseignement et aux recherches scientifiques. De qui se réclame-t-il ? Du Père Girard et de ses ouvrages publiés en 1844 et 1845. Il ne part ni des formes grammaticales, ni du système des faits psychologiques ; il ne dissociera pas ce qui est uni ; son point de départ est celui de Girard, il prend le type : l'enfant chante, c'est-à-dire le verbe, et groupe les rapports syntaxiques autour du verbe. Il expose ses vues dans *La méthode constructive en syntaxe* (Revue des langues romanes LIX, 1916-1917). Il développe ses idées (cf. *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris-Champion 1926), il les applique à l'enseignement : *Abrégé de grammaire française sur un plan constructif* (Zurich 1926).

Albert Secheyne se trouve être le véritable héritier des innovations du Père Girard. Récemment encore on retrouvait les préoccupations syntaxiques de Girard et sa méthode dans une enquête sur les déficiences grammaticales (cf. *Les Etudes classiques*, octobre 1948).

Ainsi Girard, par sa méthode, sa conception de la grammaire au service de la langue, sa réaction contre les grammaires puristes, normatives, « les grammaires de mots », est plus que jamais d'actualité.